

## THE DOMAIN OF NATURAL SCIENCES IN MAXIME DU CAMP'S TRAVEL WRITINGS

### LE DOMAINE DU SAVOIR NATURALISTE DANS LES RÉCITS DE VOYAGE DE MAXIME DU CAMP

### DOMENIUL ȘTIINȚELOR NATURII ÎN SCRIERILE DE CĂLĂTORIE ALE LUI MAXIME DU CAMP

**Diana-Ligia TUDOR**

Universitatea Creștină „Dimitrie Cantemir”, București  
Splaiul Unirii, nr. 176  
dianaligia.tudor@gmail.com

**Mirel ANGHEL**

Universitatea de Medicină și Farmacie „Carol Davila”, București,  
Disciplina de Limbi Moderne, Bd. Eroii Sanitari, nr. 8  
[mirel.anghel@yahoo.com](mailto:mirel.anghel@yahoo.com)

#### Abstract

*Maxime Du Camp is known in the 19th century French literature as a traveller-writer, author of many travelogues, photographer and of course, Gustave Flaubert's close friend. This article aims to illustrate the writer's exploring mind, his keen interest in the vast area of natural sciences, which gets him closer to the traveller-writers of the 18<sup>th</sup> and 19<sup>th</sup> centuries; his attention directs not only towards history and archeology, but also towards physics, heliography, geography, agriculture, zoology, etc.*

#### Résumé

*Maxime Du Camp est connu dans la littérature française du XIXe siècle comme écrivain-voyageur, auteur de nombreux récits de voyage, photographe et, certainement, l'ami de Gustave Flaubert. Cet article se propose d'illustrer l'esprit d'explorateur de l'écrivain, son vif intérêt pour le vaste domaine des sciences naturelles, ce qui le rapproche plutôt des écrivains-voyageurs du XVIIIe et du XVIIe siècles; son attention se porte non seulement vers l'histoire, l'archéologie, mais aussi vers la physique, l'héliographie, la géographie, la botanique, les sciences agricoles, la zoologie, etc.*

#### Rezumat

*Maxime Du Camp este cunoscut în literatura franceză a secolului al 19-lea ca scriitor-călător, autor a numeroase scrieri de călătorie, fotograf și desigur prieten apropiat al lui Gustave Flaubert. Articolul își propune să ilustreze spiritul de explorator al scriitorului, interesul său viu pentru vastul domeniu al științelor naturii, ceea ce îl apropie mai mult de scriitorii-călători din secolele al 18-lea și al 17-lea; atenția sa se îndreaptă astfel nu doar către istorie, arheologie, ci și spre fizică, heliografie, geografie, botanică, științe agricole, zoologie, etc.*

**Key-words:** *travelogues, knowledge, scientific discourse, exploration*

**Mots-clés:** *récits de voyage, savoir, discours scientifique exploration*

**Cuvinte-cheie:** *scrieri de călătorie, cunoaștere, discurs științific, explorare.*

Les récits de voyage de Maxime Du Camp sont souvent pour l'auteur une manière de se légitimer comme connaisseur, dont le capital de savoir doit être validé. Ses récits représentent ainsi une valorisation de ses lectures : il écrit avec son savoir, comme s'il parcourait des informations, vérifiait ses fiches, les confrontant aux expériences de la pérégrination, aux données du regard.

Il faut préciser qu'à l'époque des Lumières, le voyage de type naturaliste jouit d'un statut incomparable qu'il n'avait pas à l'époque de la Renaissance et de l'érudition classique et qu'il finira par perdre au cours du XIXe siècle. Le voyageur individuel acquiert une nouvelle dignité, qui semble offrir aux œuvres apparemment dépourvues d'intérêt personnel une certaine fraîcheur qui provient de la satisfaction que le voyageur éprouve grâce à sa propre entreprise. L'écrivain, par son penchant pour le discours scientifique, s'approche moins des voyageurs impressionnistes de la dernière partie du XIXe siècle, et plutôt de ses prédécesseurs du XVIIe et du XVIIIe siècles. Pour ce qui est du XVIIe siècle en France, il se caractérise, particulièrement dans sa deuxième moitié, par un type de voyage érudit, véridique, complet, dont le récit met en lumière le nouvel esprit scientifique ou savant dans des domaines variés du réel, qui marque toute la différence qui sépare le siècle cartésien de la Renaissance. Dans cette perspective qui préfigure les Lumières, les connaissances spécialisées sont subordonnées à un « idéal d'érudition plus vaste et portant sur toutes sortes de matières, ce qui demande des notions de la plupart des Sciences et des Arts »<sup>1</sup> (WOLFZETTEL, 1996) Il y a intérêt à noter que Les Académies royales deviennent de vraies centres de « mission » culturelle et scientifique ; ce sont elles qui confient à des voyageurs la tâche officielle d'explorer certains domaines et de rapporter le plus possible d'objets trouvés. Nombreux étaient ceux qui voyageaient « par ordre du Roi et qui se réclamaient d'une pareille mission.

Les sciences<sup>2</sup> qui suscitent le plus grand intérêt du « dilettante » ce sont surtout la minéralogie, la botanique, l'ornithologie et l'entomologie qui jouissent d'une popularité croissante. Plus que d'autres disciplines, ces spécialités paraissent se prêter à l'observation directe, joindre l'attrait pictural et exotique à l'intérêt scientifique et illustrer la richesse et la diversité de la nature qui, fondamentalement positive, illustre l'unité du cosmos.

Par exemple, le voyageur Du Camp cherche des réponses à ses interrogations sur les causes des phénomènes lumineux de la célèbre Grotte d'Azur, de l'Île de Capri, qu'il visite durant son voyage en Italie, en 1862, en explorant des domaines tels que la physique et l'héliographie<sup>3</sup>. Dès les premières lignes du livre, l'Île lui apparaît d'une luminosité spéciale, dans des nuances chromatiques exquises même s'il rencontre dans les rues de la ville des porcs noirs, des mouches et des enfants en haillons qui jouent. Il essaie de s'expliquer le feu d'artifice azuré « jetant des étincelles d'un bleu lumineux », les gouttelettes jaillissant « comme des perles éclairées », les reflets de la lumière « bleuâtre », par la **réfraction**, la **réflexion**, la **transmission** et **l'emmagasinage de la lumière**, renvoyant à des travaux modernes sur l'héliographie, qui finissent par l'aider à comprendre ce qu'il a devant ses yeux :

<sup>1</sup> L'auteur y fait une analyse très élaborée et ponctuelle des récits des voyageurs-savants remarquables du XVIIe siècle ; parmi eux, Joseph P de Tournefort, botaniste célèbre et médecin, historien et archéologue, (considéré comme le « voyageur parfait », modèle de ses contemporains et successeurs, « probablement le premier à faire de l'art de voyager une profession et une vocation » (p. 202) ; Jean Thevenot, géographe, historien, diplomate et linguiste ; Paul Lucas, « antiquaire du roi », géographe et historien ; François Bernier, philosophe et lettre, qui voyage en historien et géographe.

<sup>2</sup> Le botaniste Adanson invente une méthode de classification naturelle des plantes et il explique sa théorie dans son *Histoire naturelle du Sénégal* (1757), qui est à la fois un livre d'histoire naturelle et un récit de voyage spécial. *Les Familles des plantes* s'ajoutent à cette démarche en 1761. A l'inverse, les classifications de Buffon et le système de Linné – l'invention de la classification binaire en zoologie et botanique date de 1763 – sont souvent prouvés et vérifiés par des voyageurs qui, plus ou moins indépendamment de leur rang social dans la « République des Savants », peuvent contribuer dans leur modeste mesure à l'augmentation du savoir et à l'ajustement continu des connaissances. La théorie et la pratique se complètent réciproquement et la Science vient s'ajouter aux expériences de l'observateur curieux de la nature. (WOLFZETTEL, 1996)

<sup>3</sup> Une autre grotte de la même île, qui jouit d'une large description est **la grotte di Mitramania**, une ruine curieuse qui pousse son explorateur à livrer de possibles étymologies, des suppositions architecturales, à commenter les représentations de ses bas-reliefs etc.

À propos du phénomène lumineux qui se produit dans cette grotte, on a beaucoup parlé de réfraction, de réflexion, de transmission ; je dirai seulement, en employant l'expression que M. Niepce de Saint-Victor a consacrée dans ses admirables travaux sur l'héliographie, que la lumière paraît emmagasinée au sein même des flots qui baignent la grotte ; la mer est profondément pénétrée par la lumière à l'entrée de la caverne, sans doute à cause de la disposition particulière de cette entrée ; elle est comme saturée de cette lumière, et la jette en nappes d'azur éclatant jusqu'aux derniers replis de la voûte. Ce qui tend à le prouver, c'est que les corps plongés dans cette eau féérique deviennent blancs à l'instant même. (DU CAMP, 1868)

Son savoir naturaliste ressortit aussi du fait que dans ses voyages il fait des analogies, des associations entre les coordonnées géographiques, climatiques des pays et des régions qu'il visite, et la flore qu'on y retrouve, comme marque distinctive. D'ailleurs on constate chez lui une prédilection indéniable pour l'univers végétal, dont il s'avère un grand connaisseur. Fleurs, herbes, arbustes, arbres et céréales, dans leur immense variété, sont souvent énumérés et décrits dans ses récits de voyage : palmiers, sycomores, dattiers, figuiers, nopals, limoniers, orangers, grenadiers, amandiers, lauriers roses, rosiers, jasmins, cotonniers, indigotiers, pins, cèdres, d'eucalyptus, cannes à sucre, roseaux, tamarix, mimosas, églantiers, géraniums sauvages, clématites, aloès, cactus, blé, orge, tabac, fèves, trèfle, colocazias, cassis, gommiers, buissons vivaces, thym, etc.

Par exemple, il affirme que l'île de Capri appartient aux régions méridionales de l'Italie par la présence de certaines plantes : « les aloès, les nopals, les caroubiers, les myrtes, les lentisques », mais il la rapproche aux régions tempérées par « les pins larynx, les arbousiers, les amandiers, les peupliers », tandis que par ses « sorbiers, noyers et chênes » il l'associe au nord. De plus, il s'arrête aussi sur les raretés végétales rencontrées, consulte les documents déjà consacrés sur elles et il compare l'aspect de plantes rencontrées dans des régions distinctes : les « tristes » palmiers de l'île de Capri sont mis en contraste avec ceux de la Haute Égypte et de la Nubie, qui « mirent leur tête verdoyante dans les eaux du Nil » Du Camp sollicite la participation active de son potentiel lecteur et s'adresse directement à lui.

De même, il s'avère être connaisseur d'une variété de types de plantes, par exemple les plantes vénéneuses, qu'il cherche assidûment en Italie, et quand il en trouve une seule espèce, il compare son aspect et ses dimensions à ceux de différentes autres régions géographiques qu'il a parcourues : « Parmi les plantes vénéneuses, je n'ai guère vu que la petite euphorbe, qui prend des proportions inusitées en France, sans cependant devenir arborescente comme sur les bords de la mer Rouge ». (DU CAMP, 1868)

Le voyageur s'arrogé non seulement des connaissances de *botaniste*, mais il se donne à voir également comme spécialiste en sciences agricoles, prêt à faire des démonstrations à des cultivateurs rencontrés, pour leur prouver les bénéfices de certaines variétés de plantes comme étant des cultures agricoles moins traditionnelles. À l'île de Capri, il parle aux agriculteurs en faveur de la culture du sorbier, très différent du mûrier, qui est bien profitable, selon lui, pour la culture de soie. Pour être persuasif, il donne même des détails sur les différences entre les deux types de vers spécifiques au sorbier et au mûrier, et il fait référence à l'expérience pratique des français, qui ont répandu cette culture en Algérie :

[...] on n'a jamais pensé à s'en servir pour acclimater la cochenille, comme nous l'avons si heureusement fait en Algérie. J'en ai parlé aux cultivateurs capriotes, je me suis évertué à leur expliquer ce genre de culture et le bénéfice facile qu'il produirait, je n'ai jamais pu réussir à me faire comprendre. À toutes mes **démonstrations** ils répondaient [...]. J'avais beau leur **prouver** qu'ils n'y a aucun rapport entre la cocceiniglia et le bigattolo, que lorsque je parlais de la première, je n'entendais point parler du second.<sup>4</sup> (DU CAMP, 1868)

<sup>4</sup> C'est nous qui soulignons.

L'allusion à l'ignorance des « pauvres » agriculteurs paraît être censée mettre en évidence, par contraste, le savoir du voyageur instruit : « Il ne faut pas être trop étonné de l'ignorance de ces pauvres gens ; qui les aurait instruits ? »

Philippe Hamon, dans son livre *Introduction à l'analyse du descriptif* (HAMON, 1981) considère que la compétence encyclopédique (un savoir sur le monde) est souvent associée à une compétence linguistique (un savoir sur les mots) ; ainsi, le descripteur, opposé au narrateur (raconteur du monde) est souvent perçu comme un commentateur du monde, explorateur, savant, enseignant. Son savoir est également indissociable d'un faire savoir : des grilles, des classifications, des listes, des taxinomies qui organisent le savoir et qui font de la description un ensemble cohérent. Pour illustrer ces types de compétences chez Du Camp, nous allons analyser le texte qui suit, qui est un fragment descriptif au sujet des « palmiers-doums », où la tendance d'expansivité et d'exhaustivité de la description est réglemantée par des ordonnancements, des grilles et des ordres :

Les palmiers-doums qui bordent les rivages du Nil aux environs de Dendérah sont les plus beaux, les plus touffus, les plus luxuriants de toute l'Égypte. Le doum est un arbre de huit à dix mètres de haut, fort étrange avec son tronc rugueux et ses branches terminales ouvertes en éventail ; c'est le *crucifera-thebaïca*. Ses feuilles, qui sont de véritables glaives, en font évidemment un arbre de défense comme il en croît dans les pays sablonneux fréquentés par les animaux féroces.

La nature semble avoir pris plaisir à fournir à l'homme des armes pour qu'il pût lutter avec avantage contre les bêtes malfaisantes. La patrie des aloès, des euphorbes, des mimosas à longues épines, des nopals, des cactus monstrueux est aussi celle des serpents, des léopards, des tigres, des crocodiles et des panthères. Comme le dattier, le doum sert à tous les usages. Son fruit est un drupe ligneux, désagréable sous la dent et dont la saveur affaiblie rappelle celle du pain d'épice ; le noyau qu'il enveloppe sert à faire des grains de chapelet. Son tronc, presque toujours bifurqué en deux branches à peu de distance des racines, est marqué d'anneaux saillants que les pétioles forment en tombant au fur et à mesure de la croissance ; son feuillage, qui de loin paraît taillé à l'emporte-pièce dans une plaque de carton, est l'impénétrable retraite où les tourterelles se réfugient pendant la saison de leurs amours. En Arabie, où cet arbre est très-cultivé, on en coupe toutes les branches et on attache un vase en forme de cornue au tronc ainsi mutilé. La sève s'écoule alors dans le récipient et devient, après fermentation, une boisson gazeuse assez agréable. Soumise à l'alambic, elle se réduit de moitié et donne une eau-de-vie blanche de vingt-deux degrés. Mais on ne peut la conserver, car, au bout de quinze jours, elle tourne en un vinaigre dont les habitants font usage. Sur les bords du Nil, le doum paraît être un arbre local ; il commence à se montrer au-dessous de Denderah et ne se retrouve guère après le tropique du Cancer ; c'est un arbre qui semble fait pour servir de décoration ; rien n'est plus beau qu'un bois de dattiers et de palmiers-doums lorsqu'il s'étend au-dessus des joncs grisâtres, près des berges du fleuve. (DU CAMP, 1868)

Nous remarquons dès le début un ordonnancement des connaissances, qui sont distinctivement déployées dans le texte : botaniques (« des aloès, des euphorbes, des mimosas à longues épines, des nopals, des cactus monstrueux »), zoologiques (« des serpents, des léopards, des tigres, des crocodiles, et des panthères »), et géographiques (l'arbre se retrouve « au dessus de Dendérah et ne se retrouve guère après le tropique du Cancer. ») Ce fragment constitue une mise en équivalence entre une dénomination (« les palmiers-doums ») et une expansion, organisée par diverses opérations : la hiérarchie (rendue par les superlatifs : « les plus beaux », « les plus touffus », « les plus luxuriants »), l'équivalence (« c'est le *crucifera thebaïca* », « c'est un arbre de huit à dix mètres de haut »), la classification, avec la grille variée des composantes (« le fruit », « les noyaux », « le tronc », le feuillage », « les branches ») et la grille des usages ; cette dernière est, elle aussi, variée : à boire (« boisson gazeuse », « eau-de-vie blanche de vingt-deux degrés », « vinaigre »), pour des raisons religieuses (« sert à faire des grains de chapelet », « pour servir de décoration »), comme lieu de refuge pour les hommes (« avantage contre les bêtes malfaisantes »)

comme lieu de retraite pour les oiseaux (« se réfugient pendant la saison de leurs amours). Le fragment est pourvu d'un signe démarcatif qui souligne la clause, où le registre objectif, scientifique devient un registre plutôt subjectif, illustré par une construction superlative : « rien n'est plus beau qu'un bois de dattiers et de palmiers-doums lorsqu'il s'étend au-dessus des joncs grisâtres, près des berges du fleuve ».

Pour ce qui est du règne animal, la très grande variété d'animaux qui peuplent l'espace qu'il traverse est, elle aussi, largement représentée : chameaux, hyènes, chacals, crocodiles, panthères, lynx, ours, renards, sangliers, geckos, gypaètes, corbeaux, bécasses, bécassines, alouettes, flamants, spatules, canards sauvages, cigognes, pigeons sauvages, perdrix, aigrettes, vautours, aigles, etc. L'écrivain aime illustrer son intérêt pour le domaine zoologique, en écrivant sur les analogies qu'il constate entre les caractéristiques de certains animaux et le milieu géographique où ils vivent. Par exemple, il observe des correspondances entre les nuances chromatiques des espèces d'animaux rencontrés (« gris tendre », « gris blanc », « fauve », « brun ») et les couleurs prédominantes de leur habitat (le désert, les régions cultivables, etc.) :

Je fis lever une compagnie de perdreaux. Ils sont d'un gris tendre absolument semblable à celui du sable. Il en est de même, au reste, de tous les animaux qui habitent le désert, ils en prennent la couleur ; je l'ai remarqué chez les alouettes, les rats, les gekos ; les dromadaires des tribus bédouines sont gris-blanc, ceux qui, au contraire, habitent des pays cultivés et herbus sont fauves ou bruns, à certaine distance, l'animal se confond entièrement avec les terrains qu'il parcourt. (DU CAMP, 1868)

D'ailleurs, les animaux séduisent aussi Du Camp lorsqu'il les retrouve dans un jardin zoologique, un espace qui attire le voyageur par son exotisme. Après avoir visité un tel jardin en Hollande, il n'hésite pas à écrire une longue énumération des animaux rencontrés et à faire le plus souvent des descriptions suggestives des couleurs, des formes, des dimensions de leurs membres ou organes, de leurs réactions et sonorités plus ou moins insolites.

Il éprouve une grande joie à y rencontrer des bœufs de l'Inde, « avec leur bosse grasseuse sur le cou, leur pelage gris de fer et leur cornes rabattues derrière les oreilles », des buffles « au museau noir et humide », des yacks « aux long poils », des kangourous « au museau pointu », des lamas « à la mâchoire inférieure si disgracieusement avancée », des lions et des tigres aux yeux « jaunes, fixes, et plein d'étincelles », des jaguars, des onces, des chacals, des hoccas, des grues, des phénicoptères, des pélicans au « rugissement guttural très-large », des cygnes au « rauquement aigu », etc. Il faudrait remarquer le fait qu'il avoue que sa visite est motivée également par vif désir de « vérifier » d'une manière pratique ses lectures des domaines zoologique et géographique :

J'aurais été heureux cependant de vérifier l'assertion de l'auteur de la « Description des Eaux de Chantilly », qui affirme, de auditu, que le cygne mâle mourant chante les tons **mi**, **fa**, et la femelle les tons **mi**, **ré**. (DU CAMP, 1859)

Maxime Du Camp approfondit son savoir naturaliste en visitant des musées d'histoire naturelle dont le plus intéressant pour lui reste celui d'Amsterdam, qu'il visite durant son voyage en Hollande, et où il porte son attention sur les « belles collections » d'ostéologie, de paléontologie, avec des fossiles de coquilles et de dinosaures (« plésiosaures dolichodeirus ») et des reptiles. Il s'intéresse aussi à la collection conchyliologique, parce qu'elle « passe pour être la plus complète qu'on connaisse », et dont il est fier de pouvoir distinguer avec une « certaine perspicacité » une huître d'un colimaçon. Là il trouve très intéressantes les huîtres perlières, qui montrent la formation des perles dans des pays lointains et exotiques tels que Panama, Hong-Kong, Baharem et Beyrouth, ainsi que les huîtres traitées par les procédés chinois, pour le soulèvement de nacre. Il y est attiré par la classe des céphalopodes, il s'arrête sur les argonautes et sur le taret, un mollusque qui perfore les écluses et qui nuit à la navigation, et dont il fait un long commentaire.

L'ornithologie est un autre domaine qui séduit Du Camp, dans la nature ou dans le musée de sciences naturelles, où il s'attarde longuement sur une variété d'espèces d'oiseaux qui éveillent la nostalgie de ses voyages en Égypte et Nubie, et qu'il décrit en utilisant des syntagmes très suggestifs, un style très imagé :

L'ornithologie est au grand complet ; je me suis arrêté longtemps, retenu par les bavardages de mon souvenir, à regarder ces chers oiseaux d'Égypte et de Nubie que j'ai tant poursuivis et parfois atteints jadis ; j'ai retrouvé les spatules, les flamants roses, les goitreux pélicans si lents à se mouvoir à terre et si rapides sous le ciel, les demoiselles de Nubie qui ne sont point aisées à saisir quand elles sont démontées, les vautours au cou déplumé renforcé dans les épaules, et cent autres, qui cette fois se tenaient immobiles à jamais. (DU CAMP, 1868)

Il est charmé ici, même attendri par une collection de nids « des plus curieuses » dont il décrit la diversité de formes, de dimensions, des poids, « d'ingrédients », d'emplacements, de données géographiques, qui le poussent à la contemplation. La présence des métaphores : « radeau de sauvetage », « balancements de nouveau-né », « artistement » contribue à augmenter cet effet de ravissement :

Je les ai tous contemplés avec recueillement, depuis le nid de l'eider, doux et léger, trouvé sur quelque rocher glacé du Gröenland, depuis le large nid d'algues marines qui vogue sur les flots, ainsi qu'un radeau de sauvetage ; jusqu'à ces nids suspendus aux branches comme des balancements de nouveau-né ; jusqu'à ces nids artistement entrelacés, par les fauvelles d'eau, autour des rotins flexibles de marécage. (DU CAMP, 1868).

Pour se construire une image d'explorateur, engagé physiquement dans l'espace et tenu de se constituer une identité sociale dans le pays qu'il traverse (même si Du Camp ne fait pas d'enquêtes scientifiques, n'est pas un collecteur de données envoyées à un centre), Du Camp construit son savoir dans la négociation avec des individus et des réalités locales, dans la rencontre et l'interaction avec l'autre qui représente d'autres sociétés.

Du Camp se fait souvent le **chantre de la science** qu'il appelle la « grande fée moderne » qui, par ses progrès appliqués à de différents domaines, tels que l'industrie, fait grandir la civilisation humaine. Il considère que le développement de l'industrie des transports, par la construction des voies ferrées et des routes nationales réussit, par exemple, à rendre à des régions telles que la Sardaigne, son antique splendeur : ses terres fécondes seraient cultivées, ses ports auraient un trafic beaucoup plus animé, ses forêts pourraient fournir les bois de construction qu'elles produisent, les gisements, fouillés et mis au jour, « livreraient les trésors métallurgiques » qu'elles renferment, les « mœurs adoucis » accroîtraient la population et les forces inutilisées à ce moment-là seraient employées à « faire grandir la civilisation ». Ainsi, il conclut : « Laissons la science donner à l'industrie ces admirables instruments de civilisation qui feront pour le bonheur de l'humanité plus que tous les canons rayés et plus que toutes les fanfares du clairon. »

L'écrivain ne se lasse pas de faire l'éloge de la modernisation de la technologie, qui ont le pouvoir de créer de vrais « miracles », de mener à un épanouissement économique, commercial et colonial. Un exemple en est la Hollande, qui par les travaux de dessèchement, a transformé une ancienne mer en terrain fertile pour l'agriculture, a créé des canaux navigables et a mené à un grand développement du pays, que l'écrivain considère un modèle européen à suivre :

Cinq années suffirent pour pousser cette mer dans l'océan et pour donner à l'agriculture une terre merveilleuse, où les prairies verdissent comme par enchantement... C'est un miracle [...] Nous devrions bien tâcher d'imiter ses grandeurs, nous qui sommes la nation la plus injustement vaniteuse du monde et qui avons en France, selon les rapports officiels, neuf millions deux cent quatre-vingt-cinq mille cent trente et un hectares de terre improductives. [...] les villes s'épanouissent en réel commerce, on va aux Indes, on a des colonies immenses, on a fait des prairies avec une mer, on va conduire l'océan à la Haye. (DU CAMP, 1859)

À l'école de l'art pour l'art, où se sont déjà affirmés Gautier, Louis Menard, Banville et Leconte de Lisle, le « jeune Maxime » oppose une littérature qui prendrait en compte ces nouvelles « merveilles » : la vapeur, l'électricité, le gaz, le chloroforme, l'hélice, la photographie, la galvanoplastie, le télégraphe. Un temps où l'on vit « au milieu de ces problèmes sociaux dont l'éclosion changera la face du monde, où tous les principes, tous les droits, tous les espoirs sont discutés, et remis en question », où la civilisation européenne envahira la planète, creuser des

canaux, tracer des chemins de fer, bâtir des ponts, en produisant des richesses et en imposant une paix universelle », ce temps-là, affirme Du Camp, exige une littérature résolument moderne et impose une nouvelle « mission » au poète : chanter les « forges du Creusot », se faire le porte-parole du progrès et du « mouvement humanitaire » « Figurez-vous », conclut Du Camp, dans sa préface aux *Chants Modernes*, « un poète qui serait assez sage et assez ami de sa propre renommée pour écrire l'histoire de la vapeur et de l'électricité ! Il ferait plus qu'un livre, il ferait une révolution ! » ( DU CAMP, 1859)

### **Bibliographie**

DU CAMP, Maxime, *En Hollande*, Paris Poulet, Malassis et de Broise, 1859, p. 180.

DU CAMP, Maxime, *Orient et Italie. Souvenirs de voyage et de lectures*, Paris, Didier, 1868.

HAMON, Philippe, Introduction à l'analyse du descriptif, Paris, Hachette, 1981,

PASQUALI, Adrien, *Le tour des horizons – Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994.

TUDOR, Diana Ligia, *Une typologie du descriptif dans le „Nil” de Maxime Du Camp*, publicat în volumul *Studia Doctoralia*, Editura Universității București, 2008.

WOLFZETTEL, Friedrich, *Le discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Age au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Presses Universitaires de France, Paris, 1996.

